

DVAR MATOK

N°1: PESSAH 5785

R. YEHOUDA ELBILIA

DIVRÉ
TORAH ET
HISTOIRES
SUR PESSAH

HADITHS VS
TORAH :
LA VIE DE DAVID
HAMELEH

LA MATSA ET SA
BÉNÉDICTION
AVANT- PENDANT
ET APRÈS PESSAH

POUR L'ÉLÉVATION DE L'ÂME DE NOS TRÈS CHERS
ABRAHAM BEN AARON VÉESTHER BOTBOL
HAIM SAMUEL BEN RAPHAEL BOTBOL



DVAR-MATOK.FR

QUI SUIS-JE ?



Eh oui, certains me reconnaîtront sûrement, d'autres peut-être vaguement.

Tout dépend de la fréquence de vos déplacements en Normandie, et plus particulièrement à Deauville.

Après avoir suivi des études talmudiques et rabbiniques en Israël, où j'ai passé neuf années à respirer un oxygène pur et enrichissant, je suis rentré en France.

Après trois ans et demi de service à Deauville, je prends aujourd'hui mon envol vers un nouveau destin, Lekidoush Chem Chamayim.

Notre motivation

Cette revue est le fruit de vos visites sur notre blog dvar-matok.fr, que j'ai créé il y a plus d'un an. Aujourd'hui, ce projet m'insuffle une nouvelle énergie et me motive à encourager encore davantage de personnes à s'instruire et à étudier la Torah avec joie et épanouissement. L'objectif est de nous ouvrir ensemble les portes d'une compréhension plus profonde des textes.

Entre la Paracha de la semaine, les histoires de nos contemporains qui y sont liées, des exposés variés, ainsi que des dossiers spéciaux sur la Halakha, voire même sur des sujets politiques, je ne peux que vous souhaiter un agréable voyage à travers ces pages.

R. Yehouda Elbiliala

SOMMAIRE

- 1** **Un peuple libre :** Mais qu'est-ce que la liberté ?
- 2** **La force de la parole :** Un nouveau Pharaon se lève
- 3** **À la grâce de D. :** Lorsque D. Sauve son peuple de l'assimilation
- 4** **Az Yachir Moché :** Le chant de l'âme
- 5** **La Mane et l'élévation de l'homme à travers la nourriture :** histoire du Baal Chem Tov
- 7** **Dossier hadith vs Torah :** La vie de David Hameleh
- 10** **7 ème jour de Pessah:** En marche
- 12** Moché rabbenou et les ossements de Yossef hatsadik
- 14** **Halakha:** la Matsa et sa bénédiction avant, pendant et après la fête

Un peuple libre

Mais qu'est-ce que la liberté ?

Chaque fête du calendrier juif porte en elle une essence particulière.

Souccot, zman sim'haténou – le temps de notre joie.

Chavouot, zman matan toraténou – le temps du don de la Torah.

Et Pessa'h, zman 'héroutenou – le temps de notre liberté.

Nos Sages (Zohar, Maharal) enseignent que chaque moment de l'année ravive les forces spirituelles liées aux événements qui ont façonné notre histoire.

À Pessa'h, c'est donc une étincelle de liberté qui ressurgit, se renforce, et nous ouvre la voie vers de nouvelles libérations.

« En Nissan ils furent libérés – en Nissan ils le seront à nouveau. »

Mais au fond, qu'est-ce que la liberté ?

Pour y répondre, il faut observer celui qui en fut l'incarnation : Moché Rabbénou.

Encore jeune, à douze ans, il sort « voir ses frères ». Rachi commente : « Il posa ses yeux et son cœur sur eux, pour les protéger. »

Face à l'injustice, il agit. Il frappe l'Égyptien et fuit ensuite le palais royal.

Ce geste n'est pas seulement un acte de courage : c'est l'expression d'une sensibilité rare, d'une compassion profonde — pour son peuple, mais aussi, comme le relate le Midrash, pour le moindre être de son troupeau.

C'est précisément cette capacité à ressentir, à se laisser toucher, qui fera de lui le libérateur choisi par D.ieu.

Mais cette grandeur ne se limite pas à l'émotion ou à la bravoure. Elle s'enracine dans quelque chose de plus profond.

Les Dix Commandements furent gravés sur les Tables de la Loi. Le mot 'harout (gravé) se lit aussi 'hérou (liberté), nous disent nos Sages.

Un enseignement clair : seule la Torah rend véritablement libre.

La liberté naît donc de la sagesse.

Et Moché, à la fin de sa vie, atteindra la 50e porte de cette sagesse — la plus élevée.

Il gravit le Har Nevo, que nos maîtres relient à « Noun Bo » : « la cinquantième s'y trouve ».

Moché atteint le sommet non par puissance, mais par compréhension.

Reste alors une question : d'où vient une telle sagesse ? Quel en est le secret ?

Nous vivons dans un monde où règne le kol déalim guévèr, où « le plus fort triomphe », où l'écrasement de l'autre est souvent vu comme une réussite.

Mais la Torah enseigne exactement l'inverse.

« Qui est sage ? Celui qui voit le nourrisson. »

Autrement dit, le véritable sage est celui qui perçoit les besoins de l'être encore incapable de s'exprimer.

Celui qui ressent l'invisible, comprend le silence, capte la détresse non dite.

C'est cette sagesse du cœur, cette finesse d'âme, qui fait la grandeur d'un homme.

La liberté, alors, n'est pas une question de textes ou de lois empilés.

C'est l'art de voir l'autre, de sentir la vie qui l'anime, et d'y répondre avec douceur, force et amour.

Moché fut ce libérateur. Non pas par ses discours ou son autorité, mais par sa capacité à porter l'autre dans son cœur.

À notre tour de marcher sur ses traces.

De devenir, chacun à notre mesure, un petit Moché Rabbénou — et d'apporter, à ceux qui nous entourent, un peu de délivrance, de lumière, et de liberté. Amen.



La force de la parole

UN NOUVEAU PHARAON SE LÈVE

« Un nouveau roi se leva sur l'Égypte qui ne connaissait pas Joseph. Il dit à son peuple : Voici, le peuple d'Israël est plus grand et plus puissant que nous, soyons sages, de peur que la guerre ne surgisse, qu'il s'ajoute à nos ennemis, combatte contre nous, et quitte notre pays, etc. »

Selon la Torah, le peuple égyptien n'était pas intéressé par l'asservissement du peuple juif jusqu'au discours du mauvais Pharaon, dans lequel il a soulevé une conspiration entendue génération après génération de diverses « bouches », dont les noms et les descriptions ne sont pas dignes d'être écrits. « La nation dominatrice d'Israël – qui à sa main dans tout – celle qui lègue et enrichit, humilie et même exalte. »

Le peuple égyptien a entendu, s'est laissé convaincre de ses mensonges, puis mis en œuvre la mauvaise pensée de Pharaon.

Si nous passons au rédempteur d'Israël, D. se révèle à Moché et annonce qu'il l'a choisi pour faire sortir les enfants d'Israël d'Égypte ; « Je ne suis pas un grand parleur, je suis incirconcis des lèvres même depuis que tu as parlé à ton serviteur etc. Comment Pharaon m'écouterait-il, et je suis sourd de lèvres. »

Moché, qui est conscient que contrairement à lui, Pharaon a le pouvoir de parole pour agir grandement, lui qui n'a pas cette vertu comment parlera-t-il pour le salut d'Israël.

« Et l'Éternel dit à Moché qu'a tu dans ta main ? il dit ; un bâton, etc. Aharon, ton frère sera ton interprète, et toi tu seras son dieu, et ce bâton que tu as dans ta main tu feras avec des signes. » Si la parole a le pouvoir de d'anéantir et de détruire le monde, comme Pharaon et ses disciples, l'esclavage d'Israël en Égypte.

La rédemption n'est pas quelque chose qui dépend de la parole, de beaux discours sur la paix, d'inclusion et d'amour – mais des actes. « Et vous prendrez ce bâton avec lequel vous ferez des signes, des miracles ».

Si l'exil peut être mis en marche par la parole humaine, par des interprétations hostiles qui conduiront à l'asservissement ou à la destruction de la vie physique d'un peuple tout entier.

La rédemption n'est pas une chose qui dépend et qui se réalise par l'intermédiaire de « l'existant » mais du « néant ».

Comme dit le roi David ; « Je lèverai les yeux vers les montagnes d'où viendra mon aide ! »

Le peuple d'Israël est physiquement réduit à l'esclavage en Égypte à cause des discours de Pharaon. Si on veut, par la faute de notre ancêtre Avraham qui dit : « D'où saurai-je ? ».

Pour délivrer le peuple d'Israël on ne peut se suffire d'une parole, voir d'une action terrestre, il nous faut l'intervention du céleste, de miracles, qui sont au-dessus de la nature. C'est là tout l'enseignement que ce passage nous offre :

D'un côté, la parole humaine, si elle est détournée, peut semer le chaos, enflammer les foules et engendrer des catastrophes. Une simple phrase, une fausse rumeur, une insinuation – peuvent réduire des peuples entiers en esclavage. La vigilance dans nos mots n'est donc pas une simple vertu : c'est une responsabilité essentielle. On ne joue pas avec le feu de la parole.

De l'autre, la véritable délivrance – individuelle comme collective – ne peut venir d'en bas. Elle n'est ni le fruit d'une rhétorique brillante ni d'une puissance humaine, mais d'un souffle d'en haut.

Ce n'est que lorsque l'homme reconnaît ses limites et lève les yeux vers le Ciel que la délivrance peut éclore. Moché, avec ses lèvres incirconcises, portait en lui cette vérité : ce n'est pas l'éloquence qui libère, mais la foi et l'intervention divine.

En exil comme en délivrance, l'homme porte un rôle. Mais le dernier mot appartient toujours à D.

À la grâce de D.

LORSQUE D. SAUVE SON PEUPLE DE L'ASSIMILATION

« Et D. a donné la grâce au peuple juif aux yeux de l'Égypte. Et ils empruntèrent l'un à l'autre, et une femme à l'autre, de l'argenterie et des ustensiles en or et des robes. »

Souvenons-nous du début de l'asservissement en Égypte ; « Et quand ils le tortureront (le peuple d'Israël), il se multipliera, et se renforcera. Ils (les Égyptiens) furent dégoûtés des enfants d'Israël. »

Le commentaire de Rachi sur le mot "vayakoutsou" – « Mettre fin à leurs jours (les égyptiens préfèrent mourir que de voir les juifs se multiplier). Et nos maîtres ont commentés qu'ils devinrent comme des épines dans leurs yeux ».

À nous d'examiner d'où vient cette haine jusqu'à ce qu'ils aient un dégoût des enfants d'Israël ? Ce mot ne vous rappelle-t-il pas le commandement concernant l'interdiction de consommer des insectes « ils sont répugnants pour vous » ?

L'auteur du Hatam Soffer nous dit qu'H'. dans sa grande miséricorde vis-à-vis du peuple d'Israël a voulu préserver celui-ci de sombrer jusqu'au 50ème degré d'impureté. C'est pour cela que les bné Israël devinrent répugnants aux yeux des Égyptiens afin que ces derniers n'abusent pas des filles d'Israël.

Tout comme la grâce d'H' était au début de l'assujettissement, de même à la fin, « D. a donné au peuple la grâce aux yeux de l'Égypte ». Alors que D. portait des coups à l'Égypte, le peuple égyptien observait ses actes et confessait sa cruauté envers le peuple d'Israël, et son cœur était rempli d'amour et d'appréciation pour lui.

Cependant, cela est dangereux, car si Israël trouve grâce auprès des Égyptiens et vice versa, ils finiront certainement à des mariages interdits.

Le Hatam Soffer justement nous révèle que le Créateur s'est assuré qu'ils n'atteignaient pas cette proximité.

D'où la plaie de premiers nés qui ne s'est pas abattu dans les maisons juives du fait de la sainteté préservée par les filles d'Israël à ne pas s'unir avec des Égyptiens même de façons provisoires.

Si je puis dire, malgré les limites que nous ont imposées nos sages afin de ne pas nous assimiler parmi les nations, le simple respect des commandements ne suffit pas, nous avons besoin de la grâce littérale de D. , C'est Lui qui a suscité la haine des nations sur le peuple d'Israël en Égypte, et ensuite sa grâce envers le peuple avant son départ.

Qu'H' nous aide aujourd'hui encore à préserver notre sainteté parmi les nations.



Az Yachir Moché

LE CHANT DE L'ÂME

Les enfants d'Israël enfin sorti d'Égypte arrivent après trois jours de marche devant la mer.

Eux qui s'imaginaient sains et saufs pour de bon, se rendent compte que Pharaon est à leur poursuite.

Les premiers béné Israël à l'eau, la mer s'ouvre le peuple passe ; la mer se referme sur les Égyptiens qui coulent et périssent chacun à son tour.

Sauvetage in-extremis, les enfants d'Israël ne sont pas encore sûrs de leur délivrance complète. D. fait donc jaillir les corps Égyptiens morts sur le rivage de la mer rouge pour rassurer ces derniers.

Chose faite, les béné Israël entament un chant ; "Az yachir Moché".

Avez-vous déjà vu un enfant chanter, cela est magnifique. Cependant s'il remarque qu'il est entendu ou qu'on le regarde il s'arrête aussitôt.

Lorsqu'une personne chante, elle se détache de son être extérieur pour laisser exprimer son cœur.

Les murs de pierre tombés, son égoïsme et ses manières ; son âme est à ce moment nue est l'emporte sur le corps.

D'où l'expression des Hahamim 'kol ba' icha erva'.

Ce n'est pas uniquement la voix de la femme qui est 'nudité' celle de l'homme aussi. Sauf que la 'nudité' de la femme est spécial et il nous faut la préserver.

La chanson n'est pas un assemblage de note ou d'instruments- une composition. Mais plutôt un langage à part entière, celui de la Nechama.

Après avoir vu leurs persécuteurs morts devant leurs yeux, l'âme du peuple d'Israël est enfin libre, peut s'envoler et chanter à l'Éternel tout puissant.

Une liberté prenant forme, s'articule.

Leur Nechama qui n'est autre qu'une particule de L'infini peut à ce moment-là jouir et faire Un avec Le plus Haut.

Lorsque Moché rabénu arrive à la fin de ses jours D. lui enjoint d'écrire un sefer Torah est d'apprendre celui-ci au peuple d'Israël. Chose si étrange, Moché n'a-t-il pas fait cela pendant les quarante ans passés dans le désert ?

En fait, D. ne demande pas à Moché d'enseigner la Torah aux enfants d'Israël mais de leur apprendre 'cette chanson'.

La Torah n'est autre qu'une chanson, l'éveil de l'âme, son langage.

Pour que les enfants d'Israël puissent mémoriser les enseignements de la Torah, ils doivent réaliser qu'elle est leur vie, la chanter.





La Manne et l'élévation de l'homme à travers la nourriture

La manne est cette nourriture qui descendait du ciel, jour après jour, dans le grand désert.

Son nom même naît de l'étonnement d'Israël lorsqu'ils la découvrirent pour la première fois :
 « Et ils se dirent l'un à l'autre : Qu'est-ce donc ? et ils appelèrent son nom manne, c'est-à-dire : « quoi ? » Moché , quant à lui, déclara : « C'est le pain que D. vous donne à manger. »

Les Sages se sont interrogés sur la bénédiction qu'il convenait de réciter avant de la consommer.

Certains décisionnaires s'appuient sur les paroles de Moché pour affirmer que les enfants d'Israël récitaient la même bénédiction que sur un pain ordinaire.

Il est d'ailleurs dit : « Le pain des anges a été mangé par l'homme », en référence aux enfants d'Israël.

D'autres estiment que, la manne étant comparée à un gâteau délicat au miel, la bénédiction récitée était Boré miné mézonot.

D'autres encore s'appuient sur le verset affirmant que la manne possédait tous les goûts désirés ; ainsi, chacun bénissait D. selon le goût qu'il percevait.

Enfin, selon un dernier avis rapporté par le Bné Yissaschar, aucune bénédiction n'était récitée. La raison qu'il en donne est la suivante : la bénédiction sur les aliments a pour but d'élever spirituellement les étincelles de kedousha — la sainteté — présentes dans la matière. Or, la manne, étant entièrement spirituelle, n'avait pas besoin d'être sanctifiée.

Manger, contrairement à ce que l'on pourrait penser, n'est donc pas simplement un acte matériel ou vital, mais un acte de sanctification de la matière.

Le saint Baal Shem Tov dit un jour à l'un de ses disciples :

« Va chez Rabbi Its'hak, dans la ville voisine, afin qu'il t'apprenne à servir D. en mangeant. »

5 Arrivé dans la ville, le disciple entra dans la synagogue et commença à interroger les fidèles sur le personnage recherché, Rabbi Its'hak. Mais personne ne semblait le connaître.

« Nous n'avons pas de Rabbi Its'hak ici », lui répondirent-ils.



Il se promena de rue en rue, sans succès. Soudain, un passant lui dit : « Peut-être parlez-vous de Itzik, le colporteur ? » N'ayant pas d'autre choix, il alla à sa rencontre.

Devant lui se tenait un homme corpulent, aux épaules larges. Il ne semblait ni juste ni particulièrement pieux.

Mais le disciple se dit : « Si le Baal Shem Tov m'a envoyé chez lui, je vais tenter ma chance. »

Il lui demanda s'il pouvait passer le Chabbat chez lui. Itzik accepta.

Tout au long du Chabbat, Itzik ne se comporta ni comme un érudit ni comme un homme d'une grande piété : il récitait ses bénédictions très vite, ne partageait aucun divré Torah pendant les repas...

Mais une chose frappait : il mangeait sans fin — trois entrées, trois plats, deux desserts. Ainsi se déroula tout le Chabbat.

Le dimanche matin, avant qu'Itzik ne parte travailler, le disciple lui dit :

« Dites-moi, le Baal Shem Tov m'a envoyé chez vous afin que j'apprenne à servir D. en mangeant. Peut-être pourriez-vous m'expliquer ce que vous faites exactement ? »

Itzik répondit : « Écoutez, je ne sais pas à quoi le saint Baal Shem Tov faisait référence, mais je peux vous raconter une histoire qui m'est arrivée.

Un jour, je marchais le long de la route et j'ai vu un groupe de voyous harceler un Juif. J'étais plus grand qu'eux, alors je suis allé le défendre. Lorsque je leur ai crié dessus, Béni soit D., le Juif a réussi à s'enfuir.

Mais tout à coup, les voyous se sont retournés contre moi, et je suis devenu la nouvelle cible.

À ce moment-là, j'ai prié D. : "Si Tu m'aides à sortir vivant de cette situation, je Te promets de devenir fort, de prendre du muscle, afin d'être toujours prêt à sauver une âme d'Israël."

Et c'est ce que j'ai fait.

Depuis ce jour, chaque fois que je m'assieds pour manger, je m'assure de manger correctement, afin de garder ma force et tenir ma promesse envers le Créateur. »



HADITH VS TORAH

La vie de David Hameleh

Le Hallel une des Mitsvot du jour, la seule fête ou nous le reciton la nuit avec bénédiction à la synagogue.

**Pour se faire faisons un petit détour sur la vie de David Hameleh
La vie de David Hameleh : Hadith vs Torah**

Hadith :

« Abu Hurayrah (qu'Allah l'agrée) relate : « Le Messager d'Allah (sur lui la paix et le salut) a dit : « Lorsque Allah créa Adam, Il caressa son dos et toutes les âmes qui devaient naître de sa progéniture, jusqu'au Jour du Jugement, en sortirent. Et Il plaça, entre les yeux de chaque être humain, une lumière brillante. Ensuite, Il les présenta devant Adam qui dit : « Ô Seigneur ! Qui sont ceux-ci ? – Il répondit : Ils sont ta progéniture ! « Il vit un homme parmi eux dont la lumière l'attira. Adam demanda : « Ô Seigneur ! Qui est cette personne ? – Allah lui répondit : C'est un homme, parmi les dernières communautés de ta descendance, appelé Dâwud (David). – Il lui demanda : Ô Seigneur ! De combien d'années as-tu fait son âge ? – Allah dit : Soixante ans. – Adam demanda à Allah : Ô Seigneur ! Donne-lui de mon âge quarante ans de plus ! « Lorsque l'âge d'Adam arriva à son terme, l'Ange de la mort vint à lui, Adam lui demanda : « Ne me reste-t-il pas encore quarante ans ? – L'Ange dit : Ne les as-tu pas donnés à ton fils Dâwud ? « Il renia et sa progéniture renia, il oublia et sa progéniture oublia aussi. »

Conclusion: David devait vivre 100 ans grâce aux 40 ans de Adam. Celui-ci se rétracte.

Torah : Le secret des 70 ans de David HaMelekh

Selon les textes sacrés, David vécut précisément 70 ans — ni 60, ni 100. Ce chiffre n'est pas le fruit du hasard, mais cache un mystère profond révélé notamment dans le Zohar (Parachat Vayichla'h, page 168a).

À l'origine, la nechama (âme) de David n'était pas destinée à descendre dans ce monde. Elle n'avait pas de durée de vie terrestre assignée. Cependant, cette âme pria le Créateur de lui accorder une existence physique, afin de pouvoir Le louer et Le servir ici-bas, dans la matière et les épreuves du monde.

Le Saint Béni Soit-Il, après avoir créé le monde, façonna Adam Harishon, le premier homme. C'est à lui que vint David, implorant un don de vie. Adam accepta, et lui offrit 70 ans tirés de sa propre durée de vie.

Mais l'imprévu survint : Adam fauta, introduisant la mort dans le monde. De ce fait, il perdit une part de son potentiel vital et ne pouvait plus assurer pleinement le don qu'il avait fait à David. Il mourut à l'âge de 930 ans, au lieu de 1 000.

La dette demeure. Adam devra revenir pour réparer sa faute. En attendant, il reste redevable envers David et doit lui trouver d'autres "donateurs" pour compléter ou justifier cette durée de vie offerte.

Trois personnages viendront en aide à David : Avraham, Yaacov et Yossef.

Selon la logique des textes, Avraham et Yaacov auraient dû vivre le même nombre d'années qu'Its'hak, soit 180 ans. Pourtant, Avraham vécut 175 ans, cédant ainsi 5 années. Yaacov, lui, ne vécut que 147 ans, soit 33 ans de moins que 180 — mais selon la tradition, il donna 28 années à David.

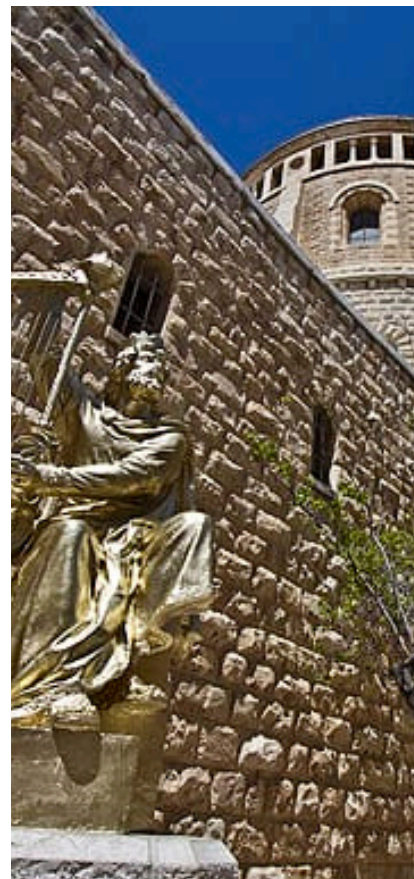
Quant à Yossef, qui était censé vivre autant que son père Yaacov (147 ans), il mourut à 110 ans. Il offrit donc 37 années de sa vie à David.

Le total de ces dons s'élève à 70 années — les 70 années de la vie de David HaMelekh.

Le Zohar nous enseigne qu'Adam est revenu sur terre à travers les âmes d'Avraham et de Yaacov, ce qui justifie qu'ils soient les premiers à contribuer à ce "remboursement" envers David. La faute d'Adam étant ainsi réparée à travers leurs actes, une question se pose : pourquoi Yossef, qui ne représente pas une réincarnation directe d'Adam, doit-il lui aussi participer à ce don ?

Une autre interrogation fondamentale émerge : pourquoi David ne peut-il tout simplement pas mériter la vie par ses propres mérites ? Pourquoi dépend-il de ces dons pour exister ?

Et enfin, pourquoi ces trois figures précisément — Avraham, Yaacov et Yossef — sont-elles choisies pour accompagner David dans cette démarche unique et mystérieuse ?



David, dont l'âme prend racine dans la Malkhout — la Royauté — ne peut vivre uniquement par ses propres mérites. Sa vie dépend d'un 'Hessed, d'une bonté extérieure, d'une forme de miséricorde : Rahamim.

Comme l'enseignent nos Sages : « Les cœurs des rois et des ministres sont dans les mains d'Hachem. » Le roi n'est pas un décideur autonome, ni un législateur indépendant. Il est le fidèle exécuteur, le signataire du dessein divin.

Ainsi, David dépend du bienfaiteur — de celui qui ne vit pas uniquement pour lui-même, mais qui agit pour autrui, qui donne vie par ses actes. C'est pourquoi les années qu'il reçoit doivent venir de ceux qui incarnent cette bonté active.

Parmi ses trois donateurs, le don de Yossef est particulièrement significatif. Yossef est l'incarnation de la bienveillance, de la compassion, de l'engagement concret envers ses frères, mais aussi envers ses supérieurs égyptiens et l'Égypte tout entière. Il est celui qui a su adoucir l'exil, en alléger le fardeau jusqu'à son extrême limite.

C'est donc lui qui donne à David le plus grand nombre d'années : 37 ans — une offrande de vie chargée de sens, fruit d'un amour inconditionnel et d'un service désintéressé.

L'inexactitude des textes étrangers rapportant les écrits de la Torah n'est pas seulement infidèle aux écrits mais surtout une profanation de l'essence même des textes, de leurs trésors ainsi que de leurs infinies sagesse.

Nous concernant, cette étude nous révèle un enseignement essentiel sur ce qui fonde notre unité et notre responsabilité mutuelle :

Voilà une nouvelle dimension de la arvout du Am Israël, ce peuple sur lequel on proclame : Am Israël Haï. De la même manière, nous affirmons : David Melekh Israël Haï Vekayam, car il est l'incarnation même de cette vie collective — une vie reçue grâce au don de trois géants spirituels. David ne vit pas pour lui seul, il vit pour et par les autres, révélant ainsi l'essence même de notre solidarité. Zehouto yagen alenou, Amen.



7^{ème} jour de Pessah

EN MARCHE !

Faisant dos à l'Égypte, nos ancêtres amorcent leurs premiers pas dans le désert avec en tête leur nouveau roi, Moché Rabenou. Après six jours de marche, le peuple dresse son campement face à la Mer Rouge.

Quand, soudain, au loin, un nuage de poussière s'élève dans les cieux, des cris de guerre, le tumulte de chevaux galopant à toute vitesse commencent à ébranler le cœur de nos ancêtres.

Comment ne point imaginer cette bousculade des sentiments les envahir « Ils arrivent ! » se disent-ils à nouveau. Qui donc ? Me direz-vous : « Leurs assassins ! » Quelle angoisse ! Notons la constitution de 4 groupes aux approches des troupes égyptienne.

Un bémol du côté du 1er groupe qui considère comme une folie que d'avoir suivi Moché Rabenou, s'opposant ainsi à la première puissance mondiale d'alors : l'empire égyptien. Ils envisagent une reddition, brandissent le drapeau blanc.

Un 2ème groupe se refuse à une quelconque régression vers un retour à l'esclavagisme, plutôt prendre les armes !

Le 3ème, quant à lui opte pour la prière, se tournant vers D. Lui confiant avec foi son destin.

Enfin le 4ème commence à pénétrer dans la mer.



Moché, ayant entre ses mains la pleine responsabilité de son peuple, prie D. de bien vouloir l'instruire sur la marche à suivre en un tel instant critique.

D. de lui répondre de la sorte : « Que me veux-tu ? Dis au peuple d'Israël d'avancer. Et toi, prends ton bâton avec lequel tu as fait les miracles en Égypte et ouvres la mer. Les enfants d'Israël pénétreront à l'intérieur et la traverseront. »

Récit ô combien marquant et édifiant dans l'histoire du peuple juif. C'est précisément à ce moment-là qu'il va accéder à son statut de peuple libre.

Or, une question élémentaire demeure : comment expliquer cette division du peuple en 4 composantes ? Comment, après avoir vu de leurs propres yeux les dix plaies s'abattre sur l'Égypte, un groupe peut-il encore considérer que D. serait impuissant h"v devant Pharaon ?

Afin de tenter de lever le voile sur cette interrogation, j'userai d'un détail en apparence insignifiant et anodin dans les textes.

« Les enfants d'Israël voyagèrent de Ramsès à Soukot comme 600 000 pieds, les hommes sans compter femmes et enfants » (Exode 12.37).

Depuis quand comptons-nous le peuple d'Israël en pieds ? Plus encore, quelle est l'intention de D. en disant à Moché qu'il se doit de dicter au peuple d'avancer dans la mer sans même les informer par la même occasion de la suite des événements, à savoir : l'ouverture des eaux par Moché au moyen de son bâton ?

Si je puis dire, là, réside la réponse à notre mystère.

Lorsque le peuple est en marche, lorsque celui-ci s'éloigne de son passé si atroce, lorsque celui-ci commence à couper ses racines avec l'Égypte impure et perverse, c'est alors qu'il pourra par la même occasion se rapprocher du divin, du Tout-Puissant et renaître de ses cendres.

Alors que le peuple est invité à se mettre en marche afin de s'éloigner de son passé servile et se hisser vers son nouveau statut d'homme libre, celui-ci n'en n'est encore qu'aux balbutiements de sa prise de maturité, en marche.

Force est de constater que nous assistons comme à l'élévation d'une écrasante majorité du peuple répartie entre ceux qui croient aux miracles, se jettent dans l'eau, et ceux qui prient. Pourtant restent derrière eux encore deux groupes, ceux qui commencent à savourer le goût de la liberté matérielle et ceux qui ont plus de mal, voire qui n'arriveront jamais à se détacher de leur passé.

En ce moment de paroxysme, D. dit à Moché : Que ces derniers continuent de marcher. Que ces derniers continuent de s'éloigner de leurs anciens souvenirs, qu'ils aient confiance en moi et de plus belle encore, afin que leur liberté prenne forme de façon définitive.

D'où l'ordre d'avancer dans les eaux sans savoir où cela les mènera.

Alors que nous nous apprêtons à assister à ce moment tant majestueux que magique où les eaux s'ouvrent devant nos ancêtres, tâchons, nous aussi de marcher, de marcher encore et encore, afin de nous rapprocher de la Géoula, la délivrance finale. Amen.





MOCHÉ RABENOU ET LES OSSEMENTS DE YOSSEF HATSADIK

Après ce long exil, les enfants d'Israël sortent enfin d'Égypte. Ils sont joyeux, riches, confiants en leur chef, reconnaissants envers D. pour ce magnifique sauvetage.

Cependant, après sept jours de marche, leur confiance se voit mise à l'épreuve face à la Mer Rouge.

Que devons-nous faire ? Devrions-nous contourner la Mer ?

L'idée se trouve aussitôt rejetée, un nuage de poussière monte vers le ciel derrière le camp hébreu, des cris de guerre commencent à retentir, l'armée égyptienne les talonne dotée de ses plus valeureux guerriers, avec pas moins que Pharaon soi-même à sa tête.

Le chaos s'impose dans le camp, partagé entre certains qui envisagent une reddition, d'autres de prendre les armes quant aux derniers ils se tournent vers la prière en implorant D.

Quand soudain, la mer s'ouvre en deux, laissant la possibilité aux enfants d'Israël de la traverser sans difficulté.

La narration descriptive de David Hameleh A"H illustre ce moment : « La mer a vu et elle s'enfuit ».

Qui a-t-elle vu ? Les ossements de Yossef, qui se trouve lui-même en fuite devant la tentation de sa maîtresse ! Extraordinaire !

Le point culminant de la surprise réside dans le transport des ossements. En effet, ces derniers se voient pris en charge par Moché Rabenou en personne : « Moché prit les ossements de Yossef avec lui » - au plus proche de lui, précisent les sages.

Alors que les enfants d'Israël fascinés par leur nouvelle richesse s'en font les gardes farouches, que les lévites portent les ustensiles du temple pendant quarante ans dans le désert, Moché s'impose un accompagnement permanent et exclusif des ossements de Yossef.

Comment comprendre cette posture en sa détermination ? Deux raisons s'imposent.

Tout d'abord y voir éminemment un signe de reconnaissance à l'endroit de Yossef, lui qui insuffla au peuple d'Israël un élan décisif : l'espoir.

Sans Yossef, nul n'aurait gardé espoir, nul n'aurait cru en la délivrance, plus encore, nul n'aurait survécu à l'esclavage égyptien. Il nous faut donc reconnaître en Yossef, le protagoniste qui permit à Moché d'occuper cette place d'élection et d'amener le projet divin à terme.

La deuxième raison retiendra particulièrement mon attention : le respect des corps de nos disparus.

Comme l'a si bien dit le grand rabbin de France R. Haïm Korsia dans une interview sur LCI le 10/10/23. Alors que pour le Hamas IM" C, le corps, le genre humain n'a aucune valeur, il le déchiquette en morceaux, cherchant à provoquer par là sa déshumanisation, ne nous y trompons pas, c'est de son inhumanité voire de sa barbarie dont il s'agit. Pour le Am Israël, le corps d'un homme après son décès mérite autant d'honneur que de son vivant, l'humanité révèle ici avec splendeur l'une de ses nouvelles facettes.

Moché Rabenou s'illustre comme un exemple édifiant et à ce titre-là empreint d'une certaine dignité : il ne se cantonne pas à s'exécuter de manière mécanique en traînant vulgairement avec lui les ossements d'un mort pour appliquer sa dernière demande.

Nenni, Moché Rabenou transporte avec respect et noblesse les ossements de Yossef Hatsadik, campant à l'identique, l'attitude du gardien d'une richesse colossale, optant pour une proximité de tous les instants avec son trésor, avec autant de superbe que s'il s'agissait du transport des objets les plus sacrés : l'arche de l'alliance, la menorah...

Le peuple d'Israël s'affirme comme un peuple qui respecte l'humanité, qui respecte ses défunts, qui croit en la résurrection des morts, de ces mêmes corps que nous ensevelissons, que nous rattachons à leur source initiale, la terre, jusqu'au jour où ils se relèveront, bientôt avec l'aide de D.

Quelle chance avons-nous, aujourd'hui encore, de conserver ce respect envers nos anciens, envers ceux qui ne sont plus de ce monde. Il est certain que ce mérite nous rapproche davantage de la Géoula, la délivrance complète et véritable. Bimhera Beyamenu. Amen

Halakha Time

LA MATSA ET SA BÉNÉDICTION AVANT, PENDANT ET APRÈS PESSAH

Introduction

Il est écrit dans la Torah :

« Ve-akhalta, ve-savata, ou-verakhta et Hachem Elohekha al ha'aretz hatovah asher natan lakh »

— « Tu mangeras, tu te rassasieras, et tu béniras Hachem ton Dieu pour la bonne terre qu'Il t'a donnée » (Dévarim 8 :10).

De ce verset, nos Sages tirent l'obligation de réciter le Birkat Hamazon après avoir mangé — mais uniquement dans un cas de consommation qui entraîne une satiété réelle. D'après la tradition, cela fait référence au pain, aliment fondamental de l'homme, base de son repas et symbole de la subsistance.

Pain ou gâteau ? Une distinction subtile mais essentielle

Selon la Torah, tout pain fabriqué à partir des cinq céréales (blé, orge, seigle, avoine, épeautre) est digne de la bénédiction de « Hamotsi Lechem min ha'aretz », quelle que soit sa texture ou sa saveur.

Mais les Sages ont affiné cette règle : ce n'est pas simplement la composition du pain qui compte, mais l'usage qu'on en fait. En effet, ils ont constaté que l'homme ne fixe pas son repas sur des aliments sucrés, croustillants ou légers comme des gâteaux, brioches ou biscottes — même s'ils sont faits des cinq céréales. Seul un pain neutre, à base de farine et d'eau, constitue un véritable repas fixe (kviout seoudah).

Ainsi, un gâteau ou une brioche sera béni Mézonot, sauf si la personne en mange une grande quantité (environ 216g) avec l'intention de fixer un repas, auquel cas la bénédiction redevient Hamotsi, suivie du Birkat Hamazon. C'est donc l'intention et la quantité qui modifient le statut de l'aliment.



Pendant Pessa'h : la matzah devient notre pain

Durant la fête de Pessa'h, le pain hamets est strictement interdit. La matzah — pourtant fine et croustillante — devient alors notre seul pain autorisé.

Bien qu'elle ne soit pas le pain habituel de toute l'année, à Pessa'h, elle acquiert le statut de pain principal, car l'homme fixe naturellement son repas dessus. C'est ce pain-là que l'on consomme chaque jour, que l'on utilise pour le Seder, pour les repas de Yom Tov et de Chabbat.

De ce fait, la matzah est considérée comme pain, et l'on récitera donc à son sujet Hamotsi Lechem min ha'aretz, suivi du Birkat Hamazon, pendant toute la durée de la fête.

Après Pessa'h : la matzah redevient accessoire (pour les sefaradim)

La situation évolue dès la fin de la fête :

Si la personne a accès à du pain hamets, alors celui-ci redevient le pain fondamental. La matzah, elle, retrouve son caractère secondaire : croustillante, fine, rarement utilisée pour fixer un repas. On ne dira donc plus Hamotsi, mais Mézonot, sauf si l'on fixe son repas dessus en grande quantité.

Si la personne n'a pas encore accès au pain hamets, et qu'elle continue à se nourrir exclusivement de matzah, alors la matzah garde son statut de pain, et l'on continue à dire Hamotsi jusqu'à ce que le pain ordinaire redevienne disponible.

La veille de Pessa'h : entre deux mondes

Un cas particulièrement complexe survient la veille de Pessa'h, surtout lorsqu'elle tombe Chabbat.

À ce moment-là :

Il est interdit de manger du hamets après la quatrième heure du jour,

Et il est également interdit de manger de la matzah ordinaire, pour préserver l'appétit et la symbolique du Seder.

Alors, comment faire le repas de Chabbat, qui nécessite du pain et la bénédiction de Hamotsi ?

La solution : la matzah ashira (enrichie)

On utilise alors la matzah ashira — une matzah préparée non pas avec de l'eau, mais avec des jus de fruits, du vin ou des œufs.

En temps normal, cette matzah est considérée comme Mézonot, car :

Elle n'est pas utilisée pour la mitsvah du Seder, Elle a un goût particulier (sucré ou riche), Et l'on n'y fixe généralement pas de repas.

Mais la veille de Pessa'h, lorsque tombe Chabbat, la situation est différente : nous sommes obligés de faire Hamotsi, et la matzah ordinaire nous est interdite. Par conséquent, si l'on fixe un repas sur cette matzah enrichie, elle prend le statut de pain.

Deux types de matzah ashira : deux statuts différents

La matzah aux œufs ou au vin : Elle a un goût neutre ou modéré, et peut servir de base au repas. Si l'on fixe son repas dessus, elle devient Hamotsi, et on fera le Birkat Hamazon. D'après le Hida, on veillera à en manger au moins 52g pour que le repas soit significatif.

La matzah à l'orange ou très sucrée : Son goût prononcé empêche d'y fixer un repas de manière naturelle. Elle reste donc Mézonot, même dans ce contexte exceptionnel, sauf si l'on en consomme plus de 216g avec intention de repas fixe — ce qui reste peu probable.





Conclusion : une halakha vivante, sensible au contexte

Nous avons appris cette année un principe remarquable : la même matzah, à la même période, peut avoir un statut de Hamotsi ou de Mézonot — selon la manière dont on la consomme.

Ce n'est pas uniquement l'aliment qui détermine la bénédiction, mais l'usage que l'homme en fait, et le contexte halakhique dans lequel il se trouve.

Ainsi :

Si l'on fixe son repas sur une matzah aux œufs ou au vin, même la veille de Pessa'h, on dira Hamotsi.

Si l'on mange une matzah sucrée, comme la bienfaitante à l'orange, même si c'est notre seul « pain » ce jour-là, elle restera Mézonot — car personne ne s'en sert naturellement comme base d'un repas. (À moins d'en consommer 216gr.)

Cette souplesse de la halakha nous enseigne que la bénédiction dépend autant de l'aliment que de l'homme et de son rapport à la nourriture. Une leçon de finesse, d'équilibre, et d'attention aux détails.



Retrouvez nos articles et bien plus encore sur

Dvar-Matok.fr

